

LA  
**COMÉDIE A FERNEY**

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE

PAR

**MM. LOUIS LURINE ET ALBÉRIC SECOND**

K

---

Vu les traités internationaux, toutes réimpression et traduction  
de cette pièce sont interdites, sans l'autorisation  
par écrit de l'Éditeur.

---

PARIS.  
A LA LIBRAIRIE THÉÂTRALE  
BOULEVARD SAINT-MARTIN, 12.

—  
1854

11739. 66. 15.

LA  
**COMÉDIE A FERNEY**

COMÉDIE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français,  
par les comédiens ordinaires de l'Empereur,  
le 15 juillet 1854.

**PERSONNAGES.**



<b>VOLTAIRE.</b> . . . . .		<b>MM. GEFFROY.</b>
<b>LE PRINCE DE LIGNE.</b> . . . . .		<b>BRINDEAU.</b>
<b>MONTFERMEIL.</b> . . . . .		<b>MONROSE.</b>
<b>JACQUOT.</b> . . . . .		<b>ANSELME.</b>
<b>CÉLIANE.</b> . . . . .		<b>Mlle JUDITH.</b>



*A Ferney, chez Voltaire, en 1765.*

# LA COMÉDIE A FERNEY

---

Un petit salon élégant; porte au fond ouvrant sur un jardin. A droite, une porte-fenêtre conduisant au parc. A gauche, une porte conduisant chez Voltaire. Au premier plan, du même côté, une petite porte masquée ouvrant sur le théâtre; au-dessus, le portrait du prince de Ligne. Sur le devant, à gauche, le bureau de Voltaire, avec un grand fauteuil à côté. Un petit paravent entoure le bureau. A droite, une table ronde et un fauteuil.

---

## SCÈNE PREMIÈRE.

JACQUOT, seul. (Il tient un papier à la main, et déclame d'un air tragique.)

« En vain par vos rigueurs vous m'éloignez, madame,  
» Votre image à jamais s'est gravée en mon âme...  
» Par Mahomet! croyez à mon serment de Turc!...  
» Mon amour éternel est aussi fort... »

Turc! Turc! Turc! Impossible d'aller plus loin! impossible de trouver une rime à ce serment de Turc! (Apercevant le Prince qui entre par le fond.) Ah! monseigneur le prince de Ligne! (Il se tient à l'écart, à gauche.)

## SCÈNE II.

JACQUOT, LE PRINCE.

LE PRINCE. (Il entre en lisant une lettre et va s'asseoir devant la table ronde à droite.)

« Oui, voilà quinze jours que je passe à Ferney, dans le palais de ce véritable souverain que l'on appelle Voltaire. Notre cher poète est presque toujours en souliers gris, bas gris de fer

» roulés, veste de basin longue jusqu'aux genoux, large perru-  
 » que et petit bonnet de velours noir. Le dimanche il met un bel  
 » habit mordoré, veste à grandes basques et galonnée en or à la  
 » Bourgogne, avec des machettes à dentelles jusqu'au bout des  
 » doigts. Vous me demandiez force détails... vous serez satisfait,  
 » je l'espère. Adieu, mon ami; je partirai ce soir ou demain,  
 » sans doute, et je vous verrai bientôt à Turin. » (Il ferme sa lettre.)  
 Onze lettres depuis ce matin ! (Il sonne.)

JACQUOT, s'avançant.

Monseigneur...

LE PRINCE.

Monsieur de Voltaire est-il visible ?

JACQUOT.

Mon illustre maître prie votre Altesse de vouloir bien l'attendre dans ce salon. Il paraît que le grand homme est impatient de vous voir.

LE PRINCE.

Il s'est retiré d'assez bonne heure hier au soir; il n'était pas indisposé, j'imagine ?

JACQUOT.

Non, monseigneur, nous avons à travailler... nous... avons fait quelques versss.

LE PRINCE.

Comment, drôle ?

JACQUOT.

Monsieur de Voltaire me fait quelquefois la grâce de me prendre pour son secrétaire, monseigneur.

LE PRINCE.

Et il te consulte, comme Molière consultait Laforêt ?

JACQUOT.

Mieux que cela, mon prince; j'ai eu, un jour, l'insigne honneur de lui proposer une rime qu'il a daigné accepter.

LE PRINCE.

Allons, je ne désespère pas de te voir enfourcher Pégase à ton tour.

JACQUOT.

Je m'y prépare par de solitaires études.

LE PRINCE.

Est-ce un poëme épique dont monsieur Jacquot se dispose à enrichir la France?

JACQUOT.

Non, monseigneur; c'est à une tragédie que je travaille dans le silence des nuits.

LE PRINCE.

Une tragédie?

JACQUOT.

Je tiens déjà mes imprécations du troisième acte, mon songe du quatrième, et mon grand récit de la fin... Ah! je suis ferré sur les règles... Oserai-je prier votre Altesse de me garder le secret?

LE PRINCE.

Soyez tranquille, monsieur l'auteur tragique; je m'y engage par le Styx!

JACQUOT, à part.

Par le Styx? un serment de grand seigneur, sans doute; je m'en souviendrai. (Haut.) Voici le grand homme!

### SCÈNE III.

JACQUOT, VOLTAIRE vêtu de son bel habit, LE PRINCE.

VOLTAIRE, venant de la gauche et allant au Prince.

Bonjour, mon ami : est-ce que vous avez failli m'attendre?

LE PRINCE, qui s'est levé.

Non, majesté.

VOLTAIRE.

Ah! oui, majesté! Vous croyez à la royauté d'un pauvre poëte; vous avez la bonté d'oublier votre titre de prince dans la maison d'un chercheur de rimes... Encore si je les trouvais toujours!... demandez plutôt à ce drôle...

JACQUOT, à part.

Le fait est que je lui en ai prêté une... S'il voulait me rendre le même service!

VOLTAIRE, à Jacquot, lui montrant une lettre.

Dis-moi, cette lettre que tu m'as remise ce matin, comment est-elle venue?

JACQUOT.

Elle est venue par le jardin.

VOLTAIRE.

Dans la correspondance?

JACQUOT.

Non, monsieur, dans la plus jolie petite main que j'aie jamais vue.

VOLTAIRE, bas.

Quoi! elle-même... en personne! (Haut.) Ma nièce n'a pas vu cette dame?

JACQUOT.

Non, monsieur... madame Denis est sortie dès l'aube; c'est aujourd'hui dimanche... madame Denis est allée entendre deux messes... l'une pour elle, l'autre pour toute la maison... et je crois qu'elle passera tout le jour à votre terre de Tournay.

VOLTAIRE.

C'est bien; va-t'en... (A part.) Je ne suis pas fâché de son absence.

JACQUOT, bas.

Oh! ce Turc me fera donner au diable! (il sort par le fond.)

## SCÈNE IV.

VOLTAIRE, LE PRINCE.

LE PRINCE.

Je me suis laissé dire, mon cher Voltaire, que vous aviez besoin de moi ce matin?

VOLTAIRE.

Oui, j'ai besoin de vous, de vos conseils ; il s'agit de la chose la plus sérieuse et la plus plaisante...

LE PRINCE.

S'agit-il de Fréron ?

VOLTAIRE.

Les attaques de Fréron ne sont que bouffonnes.

LE PRINCE.

Est-ce que le grand Frédéric ?...

VOLTAIRE.

Ne me parlez pas du grand Frédéric!... J'ai gratté ce roi-philosophe... je n'ai trouvé qu'un Vandale ! Je lui ai renvoyé sa clef de chambellan... ses pensions... ses portraits...

« Je les reçus avec tendresse,  
 » Je les renvoie avec douleur,  
 » Comme un amant, dans sa juste fureur,  
 » Rend le portrait d'une maîtresse ! »

Le roi de Prusse ! un composé de César et de Trissotin !

LE PRINCE.

S'agit-il de Jean-Jacques ?

VOLTAIRE.

Vous me faites songer à ce malheureux ! Où est-il ? qu'il vienne ! voilà mes bras ouverts !... Il est chassé peut-être de Neufchâtel et des environs ? Qu'on me le cherche ! amenez-le-moi ! tout ce que je possède est à lui !

LE PRINCE, bas.

Hum ! (Haut.) Alors, je devine... Vous allez me parler de madame Denis et de notre grande querelle ?...

VOLTAIRE.

Madame Denis est furieuse... elle vous croit capable de tout.

LE PRINCE.

Il est encore question de vos jolies servantes ? ma foi, oui ! le soir, quand elles nous apportent des fruits et de la crème, j'ai



beau vous entendre et vous admirer... elles me donnent presque des distractions.

VOLTAIRE.

Je m'en suis bien aperçu, ô don Juan! Aussi, pas plus tard qu'hier, en les voyant marcher nues jusqu'aux épaules, à cause de la chaleur du jour, j'ai pris leurs beaux cous à pleines mains et je me suis écrié en colère : Gorge par-ci, gorge par-là, allez au diable!

LE PRINCE.

Et le diable vous en remerciera.

VOLTAIRE.

Tant mieux! Si quelqu'un a besoin d'avoir des amis partout, c'est Voltaire. Tenez, cher prince, j'en reviens à mon secret.

LE PRINCE.

Un secret d'État?

VOLTAIRE.

Un secret de cœur! il s'agit d'une femme... d'une femme amoureuse d'un poète, et ce poète... c'est moi! Oui, à mon âge, qui le croirait? il est vrai qu'elle ne me connaît pas... Cette pauvre femme est folle... qu'en pensez-vous, mon prince?

LE PRINCE.

Privilage du génie! Tout grand poète a son cortège de femmes qui l'adorent, mystérieuses créatures, tendres, sensibles, crédules, dévouées jusqu'à la passion...

VOLTAIRE.

Et jusqu'au ridicule!

LE PRINCE.

Ce n'est point de l'amour précisément... c'est de la dévotion... il y a un dieu et des prêtresses!

VOLTAIRE.

Le dieu de Ferney est vieux... malade... chagrin... et il ne peut rien pour ses dévotes... (Montrant le portrait.) Ah! si je ressembrais à ce beau portrait qui est le vôtre!

LE PRINCE.

Et comment vous a-t-on dévoilé ce grand amour?

VOLTAIRE.

De loin... dans cinq ou six lettres... En voici une, la dernière... la seule qui m'ait inspiré quelque attention... quelque sympathie peut-être. Elle me parle de ma réputation et de ma gloire; elle se vante d'avoir dévoré mes œuvres... complètes, d'un bout à l'autre! Elle me rappelle la légende amoureuse du Tasse et d'Éléonore... que vous dirai-je? elle me demande le droit précieux de se prosterner à mes pieds... de vivre dans l'aurole de ma glorieuse maison... de me servir, en m'admirant, comme la plus humble des créatures, afin, dit-elle, de voler à l'immortalité sur les ailes de la poésie!

LE PRINCE.

Où est donc cette ambitieuse aventurière?

VOLTAIRE.

Je n'en sais rien; mais sa lettre, datée de Genève, m'annonce pour aujourd'hui même la visite de ma nouvelle servante.

LE PRINCE.

Elle se nomme?

VOLTAIRE.

Céliane... Céliane Montfermeil... Que dites-vous d'un pareil amour?

LE PRINCE.

Est-ce donc la première bonne fortune de ce genre dont vous ayez été le héros?...

VOLTAIRE.

Supposez que j'aie un peu oublié la façon d'agir dans ces sortes d'affaires..... Don Juan, c'est un avis que je réclame..... que feriez-vous à ma place?

LE PRINCE.

A votre place, Voltaire, je recevrais cette femme, et je l'entendrais de cœur à cœur; si elle est jeune, si elle est jolie, si elle est spirituelle, madame ou mademoiselle Céliane vous charmera peut-être, et vous la supplierez de vivre. Si elle est laide, ou vieille, ou sottie, vous la laisserez mourir d'amour et de chagrin... elle n'aura rien de mieux à faire.

VOLTAIRE.

Et si elle est digne de vivre, qu'est-ce que j'en ferai, moi ?

LE PRINCE.

Est-ce que l'on s'inquiète de ces choses-là ?

VOLTAIRE.

Comment, si l'on s'en inquiète ?

LE PRINCE.

Il en est d'une femme amoureuse qui vous embarrasse, comme d'un mémoire à payer : on n'y pense pas... L'échéance arrive... et l'on n'y pense plus...

VOLTAIRE.

C'est de la mauvaise foi !

LE PRINCE.

C'est de la philosophie pratique ! Votre petit roman est un livre nouveau dont vous pourrez lire quelques pages s'il est amusant, et que vous jetterez là s'il devient ennuyeux.

VOLTAIRE.

Et si le livre me plaît assez pour que je veuille le lire tout entier?... Hélas!... ma pauvre vue baisse tous les jours, mon cher prince.

LE PRINCE.

Alors, mon cher Voltaire, il faut avoir recours à un lecteur... En ce cas, songez à moi.... ma vue est excellente encore, Dieu merci !

## SCÈNE V.

VOLTAIRE, JACQUOT, LE PRINCE.

JACQUOT.

Monsieur...

VOLTAIRE.

Que veux-tu, Jacquot ?

JACQUOT.

Il y a là un original d'une cinquantaine d'années, qui demande instamment à vous parler.

VOLTAIRE.

Son nom ?

JACQUOT.

Il a refusé de me le dire.

VOLTAIRE.

Quel air a-t-il ?

JACQUOT.

Il n'a pas d'air !... passablement vêtu..... Je lui ai fermé la porte.

VOLTAIRE.

Et tu vas la lui rouvrir... (Au Prince.) C'est là peut-être quelque plaisant personnage qui vient adorer le patriarche de Ferney... Nous rirons de lui, et il s'en ira chanter mes louanges au fond de sa bourgade ! Eh ! mon Dieu ! j'y pense toujours..... si c'était ce malheureux Jean-Jacques ?

LE PRINCE.

Je gage que ce mystérieux visiteur est tout simplement un acteur tragique, un pauvre diable d'artiste nomade, qui vient vous demander une lettre de recommandation pour la Comédie-Française.

VOLTAIRE.

J'ai bien peur d'avoir affaire à quelque indiscret qui ne nous amusera pas ! Jacquot, fais entrer. — De Ligne, prenez un siège... placez-vous là, et au besoin venez à mon aide pour nous débarrasser d'un fâcheux. (Le Prince s'assied à l'extrême gauche près du bureau, et Voltaire dans son fauteuil. Jacquot se retire après avoir introduit Montfermeil qui s'avance à petits pas.)

## SCÈNE VI.

LE PRINCE, VOLTAIRE, MONTFERMEIL.

MONTFERMEIL, à part.

C'est singulier... j'ai presque peur !

LE PRINCE, bas à Voltaire.

Il est troublé... le soleil l'éblouit !

MONTFERMEIL, à part.

Allons, un peu de courage et de colère... Après tout, un grand homme, ce n'est qu'un homme! (il s'avance et salue.) Lequel de vous deux, messieurs, se nomme monsieur de Voltaire ?

VOLTAIRE.

C'est moi, monsieur. Vous ne me reconnaissez donc pas?... vous n'avez jamais vu mon portrait?

MONTFERMEIL.

Jamais.

VOLTAIRE, bas au Prince.

C'est un provincial.

LE PRINCE, bas.

Dites un sauvage!

MONTFERMEIL.

Messieurs, quand je suis fatigué, j'ai la mauvaise habitude de m'asseoir; j'accepte donc ce fauteuil... que vous ne m'avez point offert. (il s'assied à droite près de la table.)

LE PRINCE, bas.

Décidément, c'est un Huron!

VOLTAIRE.

Je vous écoute.

MONTFERMEIL.

Quand nous serons seuls...

VOLTAIRE.

Monsieur est fort de mes amis, et l'on ne peut me rien dire qu'il ne puisse entendre.

MONTFERMEIL, se ravisant.

Au fait, dans ces sortes d'affaires, on a besoin de deux témoins... Monsieur sera le vôtre... mon cousin Trichard sera le mien.

VOLTAIRE.

De quelle sorte d'affaires parlez-vous donc, mon cher monsieur?

MONTFERMEIL.

Votre cher monsieur!... Monsieur de Voltaire, l'un de nous est

de trop ici-bas ; il faut que je vous tue ou que je sois tué par vous... choisissez !

LE PRINCE, à Voltaire.

Il est fou !

VOLTAIRE, à Montfermeil.

Vous me haïssez à ce point ?

MONTFERMEIL.

Je vous tuerai !... les Muses porteront votre deuil... c'est leur droit... c'est leur devoir... mais je vous tuerai !

LE PRINCE, à Voltaire.

J'admire votre patience.

VOLTAIRE, au Prince.

Laissez-le dire.

MONTFERMEIL, se levant.

Je suis jaloux de vous, monsieur !

VOLTAIRE.

Vous faites des vers ?

MONTFERMEIL.

Je fais des montres.

VOLTAIRE.

Vous êtes horloger ?

MONTFERMEIL.

A Genève.

VOLTAIRE.

Et vous avez fait le voyage pour me tuer ?

MONTFERMEIL.

Tout exprès ! Ma femme mourra de chagrin, c'est possible ; mais je serai vengé.

VOLTAIRE.

Votre femme ?

MONTFERMEIL.

Oui, monsieur, ma femme... car j'ai une femme, bien à moi...

VOLTAIRE.

La foi nous sauve, monsieur l'horloger !

MONTFERMEIL.

Je me trompe, elle est à nous deux... et voilà ce dont j'enrage. (Il se rassied.)

LE PRINCE, bas à Voltaire.

Ah! Voltaire!

VOLTAIRE.

D'honneur, monsieur, je ne vous comprends pas! Si c'est une charade, envoyez-la au *Mercuré*.

MONTFERMEIL.

Vous allez me comprendre; j'ai le malheur d'avoir une femme très-jeune et très-jolie...

VOLTAIRE.

Jusqu'à présent il m'est impossible de m'attendrir sur votre sort.

MONTFERMEIL.

Parbleu! si elle n'était que jolie et jeune! mais elle est poétique, monsieur; mais elle est sentimentale, monsieur; mais elle fait des vers, monsieur!

VOLTAIRE.

Est-ce ma faute, monsieur?

MONTFERMEIL.

Précisément; vos livres lui ont tourné la tête! Elle raffole de votre esprit... de votre génie, comme elle dit! Le jour, absorbée qu'elle est par la lecture de vos œuvres, il ne m'est pas possible de lui arracher une parole! La nuit... j'ai l'humiliation d'entendre votre nom maudit sortir, quand elle dort, de ses lèvres souriantes... Voilà pourquoi je vous hais!

LE PRINCE, bas à Voltaire.

C'est le mari de votre inconnue.

MONTFERMEIL, tournant son fauteuil en face de Voltaire.

Je suis dans le commerce, moi! j'ai besoin d'une femme qui surveille ma maison et qui tienne mes écritures... (Se levant.) Ah bien, oui! madame mon épouse a établi son domicile dans le septième ciel, au diable, dans le sot pays des sornettes, des rêves,

des romans et des billevesées!... J'avais des poules... des poules superbes... ma femme les a remplacées par des tourterelles, dont elle baise à tout propos le petit bec rose et auxquelles elle tient des discours, comme si ces pauvres bêtes étaient capables de les comprendre. Mon jardin produisait des légumes excellents; à présent, on n'y cultive plus que des fleurs qui ne servent à rien, et qui me ruinent!...

LE PRINCE.

Mais vous avez là une femme ravissante!

MONTFERMEIL.

Ravissante? Une folle créature que je surprends parfois triste, pensive, la main sur le cœur, les regards tournés vers le ciel, et contemplant la lune... J'entends que ma femme ne contemple que la face de son mari! (Il se rassied.)

VOLTAIRE.

Votre femme est romanesque jusqu'à l'extravagance... Eh bien! il faut la distraire!...

MONTFERMEIL.

Pas plus tard qu'hier, j'ai voulu lui donner une distraction, en lui offrant deux brillants gros comme ça... Eh bien! non... rien n'y fait... Je ne puis pourtant pas lui donner des étoiles pour pendants d'oreilles!

VOLTAIRE.

Il faut l'obliger à voyager, à courir le monde; il faut secouer, par la dissipation, par le plaisir, le linceul poétique dont elle s'enveloppe pour y mourir lentement.

MONTFERMEIL.

Eh! monsieur, vous oubliez qui je suis! Ai-je de la fortune, moi, pour courir le monde? Ai-je du temps, pour secouer le linceul poétique de ma femme?

VOLTAIRE.

Je ne connais pas votre femme, votre femme ne me connaît pas... Elle m'aime!... Elle m'aime à distance... à peu près comme d'ici aux nusges... Quels dangers vous menacent?



MONTFERMEIL.

Quels dangers? Jour de Dieu! votre confrère, monsieur Molière, ne se gêne point pour les appeler de leur vilain nom! La distance qui sépare Genève des nuages de Ferney est bientôt franchie!... Je sais d'ailleurs que Céliane a osé vous écrire!

LE PRINCE, bas.

C'est elle!

VOLTAIRE.

Céliane, dites-vous?

MONTFERMEIL.

Ne le niez pas, j'en suis sûr!

VOLTAIRE, se levant vivement.

Que je descende à un mensonge, moi, un gentilhomme? Oui, j'ai reçu ce matin une lettre de votre femme... la sixième!

MONTFERMEIL, qui s'est levé.

Malheureuse!

VOLTAIRE.

Je l'attends ici, dans une heure.

MONTFERMEIL.

Alors, je vous tuerai tous les deux!

VOLTAIRE.

Écoutez-moi, mon cher monsieur! vous êtes sur l'extrême limite du ridicule...

MONTFERMEIL.

Monsieur...

VOLTAIRE.

N'allez point la franchir...

LE PRINCE, à part.

C'est fait!

MONTFERMEIL.

Mais, monsieur...

VOLTAIRE.

J'ai été patient... Ayez quelque patience à votre tour.

MONTFERMEIL.

Que comptez-vous donc faire?

VOLTAIRE.

Recevoir votre femme.

MONTFERMEIL.

Seul?

VOLTAIRE.

Seul...

MONTFERMEIL.

Un tête-à-tête?

VOLTAIRE.

Précisément.

MONTFERMEIL.

Et moi?

VOLTAIRE.

Vous, pendant ce temps, vous visiterez mon parc... il vaut la peine qu'on s'y arrête.

MONTFERMEIL.

Me prenez-vous pour un Sganarelle?

VOLTAIRE.

Vous avez de la littérature, à ce que je vois... tant mieux! Connaissez-vous l'apologue des *Bâtons flottants*?

MONTFERMEIL.

*De loin c'est quelque chose...*

VOLTAIRE.

*Et de près ce n'est rien...* C'est cela même. Votre femme s'est créé sans doute un grand homme de fantaisie, jeune encore, galant, superbe; je lui montrerai le Voltaire de la réalité, un pauvre homme qui, depuis des années, ne cueille plus de baisers que sur les joues de sa nièce, madame Denis.

MONTFERMEIL, bas.

Au fait, tout Voltaire qu'il est, on est mieux conservé que lui. (Haut.) Vous ferez cela?

VOLTAIRE.

Ah! je ne vous dis pas que je l'eusse fait, il y a dix ans!

MONTFERMEIL.

Et vous me rendrez ma femme?

VOLTAIRE.

Oui.

MONTFERMEIL.

Guérie?

VOLTAIRE.

Je l'espère.

MONTFERMEIL.

Bientôt?

VOLTAIRE.

Le plus tôt que je pourrai.

MONTFERMEIL, à Voltaire.

Ainsi, je ne m'éloigne pas...

VOLTAIRE.

C'est convenu.

MONTFERMEIL.

Ne pourriez-vous point me cacher dans une pièce voisine, où je serais bien placé pour écouter?

VOLTAIRE.

Vous irez dans le parc, ou je ne réponds de rien.

MONTFERMEIL.

Cependant...

VOLTAIRE.

C'est mon dernier mot.

MONTFERMEIL.

J'obéis...

LE PRINCE, à part.

Je me promets de les entendre.

MONTFERMEIL, à part.

Je tâcherai de les voir. (Il va pour sortir par le fond.)

VOLTAIRE, lui indiquant la droite.

Par ici!... Vous n'auriez qu'à rencontrer votre femme...

MONTFERMEIL.

C'est juste!... Décidément un grand homme, c'est un peu plus qu'un homme. (Il sort par la droite.)

## SCÈNE VII.

VOLTAIRE, LE PRINCE.

LE PRINCE, se levant.

Bien joué... ô mon illustre ami! et ce pauvre homme qui s'en va rassuré!

VOLTAIRE.

N'a-t-il pas raison?

LE PRINCE.

Ce digne Montfermeil, qui pendant deux heures admirera consciencieusement les baliveaux de votre parc et les charmilles de votre jardin!... c'est de la comédie... Voltaire!

VOLTAIRE.

J'ai parlé sérieusement, je vous le jure.

LE PRINCE.

A d'autres... cher ami, à d'autres!

VOLTAIRE.

Je vous affirme, de Ligne, que je ne faillirai point, et pour cause, hélas!... aux promesses que j'ai faites à cet honnête homme de mari.

LE PRINCE.

En vérité?

VOLTAIRE.

En vérité.

## SCÈNE VIII.

LE PRINCE, JACQUOT, VOLTAIRE.

JACQUOT.

Monsieur... la dame à la lettre est là... elle attend. (Le Prince va regarder au fond.)

VOLTAIRE.

Fais entrer. (Jacquot sort. A part.) Si, du moins, il me restait

assez de temps pour rêver à quelque moyen ingénieux ! (Haut.)  
De Ligne, quel artifice, quelle comédie pourrais-je bien inventer? . .

LE PRINCE.

Vous me le demandez, à moi... vous, Voltaire!... (il retourne regarder au fond.)

VOLTAIRE.

Ma foi ! je ferai comme les grands acteurs : j'attendrai la rampe... le public... et l'inspiration ! Allons, allons, cher prince, la toile va se lever, et je n'ai pas encore mon costume de théâtre... (il sort par la gauche.)

LE PRINCE, seul, regardant au fond.

Ah ! Voltaire, en voyant la cliente, je me défie du médecin... Cette jeune femme est tout à fait charmante... je la reverrai ! (il sort par la porte masquée à gauche.)

## SCÈNE IX.

JACQUOT, CÉLIANE.

JACQUOT.

Entrez, madame.

CÉLIANE.

Monsieur de Voltaire veut bien me recevoir, dites-vous ?

JACQUOT.

Le grand homme vous attend, madame.

CÉLIANE.

Ce salon est le sien... c'est ici qu'il travaille ?

JACQUOT.

Oui, madame, c'est ici que nous cultivons les Grâces et les Muses. C'est à cette place même, c'est avec cette plume que nous avons écrit *Tancredè* et *l'Orphelin de la Chine*.

CÉLIANE, à part.

Je me sens épouvantée de mon bonheur et de mon audace !

JACQUOT.

Ayez la bonté d'attendre, madame ; je vais prévenir le grand homme. (A part) « Par Mahomet, croyez à mon serment de Turc, » et pas de riue ! (Il sort par la gauche.)

## SCÈNE X.

CÉLIANE, seule.

Je suis chez Voltaire !... je le verrai, je l'entendrai... ne voyant et n'écoulant que lui seul .. m'enivrant de son regard, de sa parole, de son génie ! Je tremble à force de surprise, d'orgueil et de joie !... Je crois entendre des personnages charmants... Tous les héros de mon poète, qui me parlent de la grandeur presque divine de leur père !... Oui, je me surprends à écouter des voix confuses qui me racontent toutes les créations admirables d'un enchanteur qui a nom Voltaire ! Je suis bien fière et bien heureuse !... Je voudrais qu'il se fît attendre... je voudrais avoir des heures, des jours pour regarder chaque meuble, chaque tableau, chaque livre, tous les objets épars dans ce salon, et que la main du grand homme a touchés. ( Apercevant le portrait du prince de Ligne.) Dieu ! c'est lui, sans doute !... Oui, voilà sa précieuse image, j'en suis sûre ! Si j'osais... s'il convenait à une créature profane d'imaginer de méchants vers, dans la demeure de la poésie ! O mon pauvre esprit !... tu ne vaux pas mon cœur ! Ah ! si le cœur écrivait !... mais non, il faut penser... chercher... travailler pour écrire... et je ne sais que rêver !... Le cœur n'est donc point spirituel ? ( Prenant une plume.) La plume de Voltaire dans la main d'une femme !... il me semble que je porte un monde.

## SCÈNE XI.

CÉLIANE, VOLTAIRE, JACQUOT.

JACQUOT, annonçant.

Monsieur de Voltaire ! (Il sort par le fond.)

CÉLIANE.

Ciel ! (Elle jette la plume sur la table et se laisse tomber dans le fauteuil.)

VOLTAIRE, il porte des souliers de paysan, des bas gris roulés, une grande veste de lasin et un petit bonnet de velours. — Il tient des lunettes à la main.

— Regardant par-dessus le paravent :

Elle n'est pas trop mal... ce me semble... surtout pour une petite bourgeoise... mariée à un cuistre !

CÉLIANE, à part.

Je ne vois plus... je n'entends plus !

VOLTAIRE, à part, à la gauche de Céliane.

Allons ! elle m'a vu dans le ciel... elle va me voir sur la terre.

CÉLIANE, à part.

Oserai-je le regarder !

VOLTAIRE, bas.

Les yeux baissés... les mains jointes, comme une dévote qui prie le Dieu qu'elle ne voit pas ! (Il se place derrière Céliane.) C'est donc vous, madame, qui prenez la peine de m'adresser des milliers de points d'exclamation ? — En lisant votre dernière lettre, qui m'annonçait votre visite... d'admiration... j'ai failli prendre un peu de Tronchin : cela signifie, madame, que j'ai eu la pensée de me faire malade tout un jour, afin de me dérober à l'encens de votre gracieux hommage....

CÉLIANE, sans regarder.

Hélas ! peut-être serais-je revenue le lendemain !

VOLTAIRE.

A la bonne heure ! (A part, en allant prendre un fauteuil à droite.) Le mari sera content de moi ; je vais en dire de belles ! (Haut.) Vous êtes de Genève ? Que dites-vous de Genève ?

CÉLIANE.

C'est ma patrie.

VOLTAIRE.

Vous avez là une patrie affreuse !

CÉLIANE, bas.

« A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère ! »

VOLTAIRE.

Oh ! ceci n'est qu'un vers... un vers de *Tancrede*, je crois?... mais ce n'est pas une raison... N'êtes-vous pas d'origine française ?

CÉLIANE.

Oui, et filleule de madame Fontaine-Martel, qui vous a inspiré de si beaux vers.

VOLTAIRE.

Madame Fontaine-Martel?... c'est possible... J'ai fait tant de vers, pour tant de femmes... sans compter les Grâces et les Muses!... Eh ! mon Dieu ! j'en ferais encore pour vous-même, s'il vous plaisait de me l'ordonner.

CÉLIANE.

Pour moi!... aujourd'hui?...

VOLTAIRE.

A l'instant!... un bon poète... c'est un bon ouvrier, toujours prêt et infatigable à la besogne... N'est-ce pas Céliane qu'on vous nomme ?

CÉLIANE.

Oui...

VOLTAIRE, accoudé sur le fauteuil de Céliane.

Tenez, madame, voici pour vous... (à part) des vers de situation. (Haut.)

A CÉLIANE.

Si vous voulez que j'aime encore,  
Rendez-moi l'âge des amours;  
Au crépuscule de mes jours  
Rejoignez, s'il se peut, l'aurore!

Des beaux lieux où le Dieu du vin  
Avec l'Amour tient son empire,  
Le Temps qui me prend par la main  
M'avertit que je me retire.

De son inflexible rigueur,  
Tirons, au moins, quelque avantage;  
Qui n'a pas l'esprit de son âge,  
De son âge a tout le malheur.



CÉLIANE.

Quel honneur! quelle joie! je serai immortelle!

VOLTAIRE.

Oui, l'immortalité est une belle chose... dans la religion chrétienne.

CÉLIANE.

Et dans l'histoire?

VOLTAIRE.

L'histoire est un peu de bruit que l'on s'amuse à faire autour des tombeaux!... (Il s'assied auprès de Céliane.) Entre nous, madame, est-ce que le bruit des vivants ressuscite les morts?... Mais j'y songe.. Vous êtes venue visiter un poète, et il ne vous sied pas encore de le voir? Levez sur moi vos yeux... daignez enfin regarder celui que vous admirez... celui que vous aimez, madame... et jugez! (Céliane se retourne lentement, et pousse un cri en se levant.)

CÉLIANE.

Ciel! vous me trompez! ce n'est pas lui!

VOLTAIRE.

De qui parlez-vous, madame? D'un poète que vous avez rêvé... ou d'un homme qui vous réveille? Le poète est resté enseveli tout vivant au fond de ses poèmes; l'homme est devant vous, madame, et vous voyez qu'il est de prose comme tout le monde.

CÉLIANE, à part.

Est-ce que je suis folle?

MONTFERMEIL, entr'ouvrant la porte de droite.

Oh! le digne homme.. il s'est fait encore plus laid que moi!  
— Ma femme me reviendra. (Il se retire. Voltaire l'a aperçu.)

VOLTAIRE, à part.

Allons, un portrait de Voltaire, à la manière de ce polisson de Fréron... (Haut.) Vous pensiez sans doute trouver ici, chez Voltaire, un demi-dieu couvert d'une tunique azurée, avec des lauriers sur la tête et une lyre à la main? Hélas! belle dame, quand on m'aborde, quand on me regarde, quand on veut me voir vivre, je redeviens un simple mortel... un homme riche...

presque un gentilhomme, un comte de Ferney par droit de propriété. Je travaille par vocation et par orgueil. J'économise de mon mieux ma petite fortune, qui est très-grande. Je jette de la poussière au bon Dieu, et je lui élève une église. Je flatte la noblesse que je hais... et le peuple que je méprise. — Je critique le monde entier, rien que pour être spirituel dans mes critiques. Je suis un grand philosophe, parce que j'excelle à bercer la vie au bruit des contes et des chansons. Je ne tiens pas à être approuvé, pourvu que j'étonne. Si l'on me redoute, je me trouve assez aimé. Je m'inquiète de la postérité en riant; je me soucie de l'opinion publique pour la bafouer; je me moque en même temps de mes ennemis et de mes amis; je pense à mes admirateurs pour les rendre ridicules; je parle volontiers de mes confrères pour les calomnier, quand ils valent une calomnie ingénieuse. Si l'on me protège, on me blesse, et je n'ai que des épigrammes pour mes protecteurs. Je joue une interminable comédie pour les menus plaisirs de l'Europe, ici, à Ferney, entre deux paravents... (il se lève.) — Je gambade sur mon siècle, comme sur de la paille sèche qui n'attend plus que le feu du ciel. — Enfin, madame, je ne crois plus à rien, sinon à l'abîme universel où le vent nous pousse; je n'aime plus rien, pas même l'amour qui crée, dit-on, après Dieu! (Bas.) O Nonotte! ô Patouillet! si vous entendiez Voltaire!

CÉLIANE.

Et la gloire, monsieur, la gloire?

VOLTAIRE.

Oh! la gloire est une hypocrite qui nous couvre de fleurs pour mieux nous étouffer! Elle me fera mourir sous des roses!... Lorsque j'apparais dans le monde, la gloire m'accompagne, elle me flatte, elle me caresse, elle m'applaudit, elle me donne en spectacle sur le théâtre de la crédulité publique. Ensuite, elle me ramène jusqu'au seuil de ma porte et je la salue par politesse; je lui dis : Bonsoir, ma mie! Là-dessus, elle va se coucher... le me barbouille le nez avec du tabac d'Espagne, et je me couche à mon tour, en maudissant Fréron. (il prend une prise de tabac.)

CÉLIANE, se levant.

Est-ce bien là mon admirable poète! Où sont allées, mon Dieu!

toutes les belles choses qui me ravissaient comme si elles étaient venues du ciel? (Elle se laisse retomber sur son fauteuil.)

VOLTAIRE.

Mon enfant, vous retrouverez toutes ces belles choses... dans votre bibliothèque. Il faut admirer les grands hommes, il ne faut point les aimer. Le poète garde pour lui seul les richesses de l'esprit et les trésors de l'imagination; il est avare de sa divine fortune... sous le prétexte de laisser un riche héritage aux collatéraux de la postérité; chez lui, le sentiment, l'inspiration, l'enthousiasme, le génie, tout cela n'est qu'un magnifique mensonge, une espèce de sable d'or dont il saupoudre des pages d'écriture!... Tenez! entendez-vous cet oiseau qui chante dans mon parc? Voilà le vrai poète! Eh bien, vous sied-il encore de devenir la misérable servante d'un écrivain célèbre?... Vous serez adorée en vers pendant huit jours... maltraitée ensuite par la prose... dégoûtée un peu plus tard... malheureuse toute la vie... mais en revanche, vous serez peut-être immortelle!

LE PRINCE, entr'ouvrant la porte masquée à gauche.

Ah! Voltaire, comme vous traitez la poésie! (Il se retire. Céliane essuie une larme.)

VOLTAIRE, à part, regardant la porte.

Décidément, j'ai un public! (Haut.) Eh quoi! vous pleurez, madame?

CÉLIANE.

Monsieur de Voltaire ne pleure jamais, lui!

VOLTAIRE.

Pardon! je pleure quelquefois... d'un œil, quand j'ai besoin de faire pleurer les autres.

CÉLIANE, se levant.

Adieu, je vais retrouver mon poète...

VOLTAIRE.

Dans mes chefs-d'œuvre... vous avez raison. (Il lui prend la main.) Vous portez là un joyau magnifique; pensez-vous qu'il soit l'ouvrage d'un dieu ou d'une fée?... Non; il a été fabriqué dans un bouge, par un artisan grossier qui savait son état. (Il lui baise la

main.) Désormais, vous êtes mon amie.... Acceptez pour aujourd'hui l'hospitalité que je vous offre : vous dinerez avec nous; et ce soir, à l'heure qu'il vous plaira de choisir pour votre départ...

CÉLIANE.

Vous oubliez que j'ai quitté ce matin un honnête homme qui m'attend sans doute...

VOLTAIRE.

C'est juste, il ne faut point oublier votre mari, et je serai moi-même enchanté de le connaître. (Allant au bureau, et se plaçant en face du public.) Daignez vous asseoir devant cette table; prenez cette plume... cette feuille de papier à la reine... écrivez à votre mari... Je dicte...

CÉLIANE, à part.

Que vais-je dire à mon mari, sous la dictée de monsieur de Voltaire? (Elle s'assied.)

VOLTAIRE, dictant.

« Mon ami, vous connaissez toute mon admiration pour le célèbre auteur de *Mérope*, de la *Henriade* et de *Candide*; j'ai voulu voir ce génie universel, et je l'ai vu... Ah! le cruel dé-sappointement pour l'enthousiasme d'une femme!... Quels *Bâtons flottants* que tous ces beaux grands hommes! » (S'interrompant.) Qu'en dites-vous, madame?

CÉLIANE.

Continuez.

VOLTAIRE.

Je vois que vous êtes de mon avis. Je continue. (Il dicte :) « Voltaire est un simple mortel qui fait le seigneur de village; je cherchais un demi-dieu, et je n'ai trouvé qu'un bonhomme! Me voilà dans l'Olympe de Ferney jusqu'à ce soir; on veut ab-solument que je vous y attende, et je vous attendrai. Mon ami, la tunique étoilée de mon Apollon ressemble beaucoup à une grande veste de basin. A bientôt, et ne soyez plus jaloux de mes rêves! »

CÉLIANE.

Mon mari vous remerciera, monsieur.

MONTFERMEIL entr'ouvrant la porte de droite, à part.

Oh! oui! son mari te remercie!... Maintenant, je puis aller visiter ton grand parc, ô grand homme!... (Il se retire.)

VOLTAIRE, à part.

Ne perdons pas de vue le prince de Ligne. Vite, cette lettre au Montfermeil. (Il passe à droite. Haut.) Je vous demande la permission de me retirer madame, cherchez, fouillez dans ces papiers... dans ces livres... vous y trouverez encore la poésie... sans le poète!... Ah! ah! les poètes! Ces coquins-là me rappellent ce que disait le duc de Nevers, en voyant passer un superbe troupeau de moutons : « Peut-être que de tous ces gueux, il n'y » en a pas un seul qui soit tendre! » (Il baise la main de Céliane, et sort par la gauche.)

## SCÈNE XII.

CÉLIANE, seule.

Est-ce que je rêve? Quels blasphèmes contre Dieu, contre l'humanité, contre la poésie! Ce poète qui donne des illusions au monde... n'a pas même l'illusion de son génie et de sa gloire!... Voltaire ne veut être qu'un ouvrier en vers et en prose... Il exerce un état... il fait un métier... Ah! monsieur Montfermeil avait raison, un grand homme n'est pas forcé d'être beau, élégant, distingué... (Elle regarde le portrait du prince de Ligne.) Et moi qui m'attendais à le voir paraître sous les traits de ce brillant gentilhomme!

## SCÈNE XIII.

JACQUOT, il porte un sac d'argent; CÉLIANE.

JACQUOT.

Est-ce que le grand homme n'y est plus, madame? (Déposant son sac d'argent sur le bureau de Voltaire.) Voici qui le réjouira... de l'argent que nous envoie notre libraire de Paris; le faquin était en retard d'une semaine, et nous allions donner à notre procu-

reur l'ordre de le poursuivre. (Il reporte à droite le fauteuil que Voltaire y avait pris.)

CÉLIANE.

Pour un retard de huit jours ?

JACQUOT.

Eh ! madame... croyez-vous donc que nous vivions uniquement de poésie et de café ?

CÉLIANE, à part.

Oh ! tel maître, tel valet ! (Haut.) Il y a donc de ces grands poètes qui dupent le monde entier en composant des chefs-d'œuvre !... Quand ils écrivent en s'adressant aux échos de la foule, ils ne demandent que de la renommée, de la gloire !... Quand ils s'adressent à leur propre conscience, ils ne songent qu'à l'ambition et à l'argent !...

JACQUOT.

Vous en parlez bien à votre aise, madame !... Est-ce qu'il ne faut pas de l'argent... beaucoup d'argent, pour faire toutes sortes de grandes choses ?

CÉLIANE.

Oui, pour accroître une petite fortune qui est très-grande ?... pour devenir un gentilhomme par droit de propriété ? pour jouer au seigneur de village ?... c'est possible.

JACQUOT.

Non, madame... pour donner du pain aux pauvres... pour secourir les malheureux !...

CÉLIANE.

Monsieur de Voltaire est donc charitable ?

JACQUOT.

Sans madame Denis, notre nièce, qui tient les cordons de la bourse, nous finirions par demander la charité ! — Et nos ouvriers ? nous en avons partout... Nous fabriquons des montres aussi bien qu'à Genève... nous faisons travailler ce pauvre peuple que nous aimons !

CÉLIANE.

On dit cependant que votre maître dédaigne ce pauvre peuple... que vous aimez !

JACQUOT.

Bah ! c'est un bruit que les méchants font courir pour nous brouiller avec les bons ! — Et les poëtereaux... et les petits écrivains râpés que nous protégeons ?... — Et les jeunes filles que nous marions ?... Nous avons doté mademoiselle Corneille !

CÉLIANE.

Est-ce bien vrai ?... Mais, votre maître est donc une Providence ?

JACQUOT.

Nous sommes un demi-dieu, madame ! (A part, en allant reprendre le sac d'argent.) Elle nous a méconnus... elle nous connaît maintenant !

CÉLIANE, l'arrêtant.

Monsieur... vous qui l'approchez, qui l'entendez tous les jours, est-il donc vrai qu'il méprise son génie et sa gloire ?

JACQUOT.

Plût à Dieu que nous fussions un peu moins inquiet de notre gloire et un peu plus de notre repos ! Madame Denis, qui ne fait pas de *verss*, a presque raison de nous dire tous les matins : « Eh ! mon Dieu !.. la gloire... toujours la gloire ! Que voulez-vous faire de tant de gloire ?... »

CÉLIANE, à part.

Il me trompe peut-être... mais c'est égal... je le remercie ! (Elle s'assied à droite, absorbée dans sa rêverie. Jacquot prend le sac d'argent ; au même instant le Prince entre par la porte masquée de gauche. Il fait signe à Jacquot de se taire et de sortir. Celui-ci sort par la gauche.)

## SCÈNE XIV.

LE PRINCE, CÉLIANE, *assis*.

LE PRINCE, à part.

Le drôle est venu à mon aide sans le savoir !... Voltaire a été trop loin ; mon grand ami a joué une scène d'empirique !... il

ne faut pas qu'un médecin se déshonore, même dans l'intérêt de ses malades. (Il s'avance vers Céliane, et la salue en souriant.)

CÉLIANE, se levant.

Ah!... qui êtes-vous, monsieur? Que voulez-vous?

LE PRINCE.

Qui je suis?... Regardez-moi, madame... vous semblé-je trop flatté sur cette belle image? (Il indique son portrait en faisant passer Céliane à gauche.) Vous voilà sans doute bien dégoûtée de la poésie! J'ai commis une grande faute, et je m'en repens... Pour l'honneur des poètes, madame, je viens réparer ma sottise, et vous demander ma grâce...

CÉLIANE.

Votre grâce?

LE PRINCE.

Je devine qu'il me faut absolument vous obliger... à me reconnaître...

CÉLIANE.

Comment reconnaitrais-je... un inconnu?

LE PRINCE.

Avez-vous lu les contes de monsieur de Boufflers?

CÉLIANE.

Quel singulier conte me faites-vous là... monsieur?

LE PRINCE.

Il y a dans cet ingénieux recueil une petite histoire intitulée: *La Femme et le Magicien*.

CÉLIANE.

Je ne me souviens pas...

LE PRINCE.

Permettez-moi de vous la rappeler. Il était une fois une ravissante personne qui entendit vanter et célébrer, autour d'elle, le génie d'un brillant poète... si souvent et si bien, qu'elle s'avisa de l'aimer. Fatiguée de l'adorer à distance, elle résolut de le voir et de lui parler... Elle écrivit à ce magicien, et comme il était bon diable au fond, il consentit à la recevoir.



CÉLIANE.

Je me souviens à présent...

LE PRINCE.

Oh ! comme elle tremblait, madame, de joie ou de crainte, en touchant au seuil de la maison poétique ! Enfin, la voix du poète se fit entendre... La jeune femme qui l'écoutait en silence et les yeux baissés, leva tout à coup la tête... et jeta un cri de surprise, un cri de douleur en reconnaissant... ou plutôt, non, elle ne reconnut personne, madame, et tout cet esprit, cette grâce, ce génie qui l'avaient enchantée dans les livres...

CÉLIANE.

Oui... oui... je sais... tout cela n'était qu'une illusion, un beau rêve ! Ah ! se dit la pauvre folle, en essayant une larme, il en est donc des poètes comme des oracles : il faut les entendre et les adorer de loin !

LE PRINCE.

Quelques minutes avant la bienheureuse apparition... de Céliane, le poète avait cédé aux conseils de quelques méchants conseillers ; il leur promit de se faire médecin, pour un jour, dans l'intérêt d'une jolie malade, et il essaya de réaliser cette charitable promesse en se laissant... en se faisant calomnier, défigurer par un audacieux personnage de comédie.

CÉLIANE.

Un personnage de comédie ?

LE PRINCE.

Triste comédie, trop bien jouée par un véritable comédien, un acteur du Théâtre-Français... de passage à Ferney !... Vous êtes bien revenue de votre fol enthousiasme ; le danger n'est plus à craindre ; une rechute est désormais impossible... permettez-moi donc, madame, de reprendre ma place... et de vous présenter le poète.

CÉLIANE.

Vous, monsieur... un poète !... Voltaire ?

LE PRINCE.

Dieu soit loué ! Voltaire renonce à la robe et à la science d'un

affreux docteur... il s'agenouille à vos pieds... il vous remercie...  
il vous admire à son tour... il s'écrie les yeux fixés sur vous :

« Je vous adore, ô charmante Égérie!  
» Pourquoi si tard m'avez-vous enflammé?  
» Qu'ai-je donc fait des beaux jours de ma vie?  
» Ils sont perdus... je n'avais point aimé! »

(A part.) Des vers inédits de Voltaire!

CÉLIANE.

Parlez... parlez... dites au médecin de disparaître... dites au poète de revenir tout à fait!

LE PRINCE.

Aujourd'hui même, dans ce salon, je relisais votre dernière lettre; en ce moment, je cherchais à vous deviner, et je n'avisais de croire que j'avais eu déjà le délicieux honneur de vous voir; je vous contemplais de loin, dans un monde qui était la création de ma pensée, de mon désir; je fermais les yeux et vous apparaissiez à mon esprit comme une divine statue de l'inspiration! Je me disais, en baisant chaque mot de votre lettre : « Le cœur a des vocations comme l'esprit; ma vocation » me condamne à être amoureux de Céliane : je souffrirai, mais » je l'aimerai, et l'amour qui souffre trouve un charme secret » à souffrir. »

CÉLIANE, à part.

Il est là... il me parle... Je ne rêve plus!... est-ce donc le bonheur qui me réveille!

LE PRINCE.

Eh bien! madame, j'en étais là de mon adoration, de mon extase, lorsqu'un pauvre diable, un inconnu, se présenta devant moi et me parla ainsi : « Ma femme a la niaiserie d'adorer un » poète... ma femme raffole de la poésie... rendez-moi ma femme, » monsieur... sauvez ma femme! » Cet honnête homme, qui me suppliait les mains jointes, se nommait, je crois, Montfermeil...

CÉLIANE.

Mon mari! (A part.) Mon mari chez Voltaire... pour se rire de moi... pour me rendre ridicule!...

LE PRINCE.

C'était votre mari, madame, et j'ai voulu faire, dans son intérêt, dans le vôtre, ce que personne n'eût osé faire à ma place : j'ai permis à un faquin trop habile de médire en mon nom de la poésie, de profaner la gloire, d'outrager la postérité, de renier le Dieu de ce monde et les Amours qui créent après lui !

CÉLIANE, à part.

Mon Dieu ! mon Dieu !

LE PRINCE.

Et comme si ce n'était point là assez de mensonges et de blasphèmes, je me suis avisé de faire intervenir, dans cette comédie, le plus triste, le plus sordide personnage : l'argent ! Voltaire correspondant avec des procureurs ! En vérité, j'ai eu trop d'imagination, ce matin ! N'en croyez pas mes ennemis, madame... Voltaire s'efforce de vivre en beaux vers et en bonnes actions... son meilleur poème, peut-être... c'est sa vie !

CÉLIANE, à part.

Ah ! chacune de ses paroles guérit une blessure de mon cœur !

LE PRINCE.

Me pardonneriez-vous, madame, d'avoir repris, bon gré malgré, par orgueil peut-être, le caractère et l'esprit d'un poète que vous aimiez autrefois sans le voir... que vous haïssez aujourd'hui, sans doute, en le voyant ?...

CÉLIANE.

Vous haïr ?... Comment haïrais-je la poésie que j'ai tant aimée ! (Elle tend la main au Prince.)

LE PRINCE, à part.

Décidément elle adore la poésie... (Haut.)

- « Non, les baisers des plus tendres maîtresses,
- » Non, ces moments comptés par cent caresses,
- » Moments si doux et si voluptueux,
- » Ne valent pas un regard de tes yeux... »

(A part en regardant vers le fond.) Le mari !... (Le Prince prend le bras de Céliane. Il se dirige vers la droite.)

CÉLIANE.

Pourquoi me nommiez-vous tout à l'heure Égérie, dans vos jolis vers ?

LE PRINCE.

Pourquoi?... parce que vous serez désormais ma conseillère, mon ange inspirateur, le génie familier du poète...

« Je n'ai vécu que du jour où ton âme  
 » M'a pénétré de sa divine flamme,  
 » Que de ce jour où, livré tout à toi,  
 » Le monde entier a disparu pour moi... »

*(Le Prince et Céliane sortent par la droite ; au même instant Montfermeil entre par le fond.)*

## SCÈNE XV.

MONTFERMEIL, entrant à droite.

Ah ! monsieur de Voltaire a raison... son parc est un beau parc!... Mais où est-il ? j'ai hâte de lui exprimer ma vive reconnaissance ! Et moi qui voulais le tuer, ce matin!... coupable pensée!... un si illustre poète... qui s'affuble de vestes si disgracieuses!... Je vais acheter son portrait ; je veux que ma femme ait sans cesse, sous les yeux, l'image de son héros... en bas gris et en lunettes ! Pauvre Céliane ! doit-elle être assez honteuse à cette heure ! Rassure-toi, mignonne... je t'épargnerai jusqu'au moindre reproche... tu es assez punie comme cela... Mais où est-elle ? Dans quelle solitude cache-t-elle son désenchantement et sa confusion ? *(Apercevant Jacquot qui entre par la gauche.)* Monsieur, hé ! monsieur !

## SCÈNE XVI.

JACQUOT, MONTFERMEIL :

MONTFERMEIL.

Vous n'avez pas aperçu ma femme ?

JACQUOT.

Ah! cette jeune dame... la dame aux lettres... est votre femme? A propos de lettres, en voici une pour vous.

MONTFERMEIL, bas.

Le billet de ma femme... dicté par monsieur de Voltaire.... très-bien... (il met la lettre dans sa poche. Haut.) Où est-elle? le savez-vous?

JACQUOT.

En compagnie du grand homme, je suppose.

MONTFERMEIL.

J'ai le plus vif intérêt à ce qu'elle ignore ma présence à Ferney... j'ose compter sur votre discrétion. (il glisse sa bourse dans la main de Jacquot.)

JACQUOT.

Osez-le, monsieur, osez-le!

MONTFERMEIL.

Vous me promettez le secret?

JACQUOT.

Je vous le jure... par le Styx!

MONTFERMEIL, bas.

Par le Styx! un serment de poète... Le serment favori de monsieur de Voltaire... je m'en souviendrai.

JACQUOT.

Voici le patriarche! (A part.) Toujours le *Turc!* (il sort.)

## SCÈNE XVII.

VOLTAIRE, MONTFERMEIL.

VOLTAIRE, entrant par le fond.

Je suis furieux! Ces gentilshommes ne doutent de rien!

MONTFERMEIL, à part.

Comme il est agité!

VOLTAIRE, passant à droite.

Ah ! monseigneur, vous êtes le prince de Ligne... mais vous oubliez que je suis Voltaire... et ce nom oblige !... Dans ma propre maison... quelle audace !... J'écrirai une page de colère contre les nobles, et je l'enverrai au duc de Richelieu ! (il repasse à gauche où il s'assied.)

MONTFERMEIL, à part.

Il compose une tragédie.

VOLTAIRE.

Que faites-vous là ? Courez donc auprès de votre femme !

MONTFERMEIL.

Ma femme?... Oh ! je suis bien tranquille maintenant... Ah ! monsieur... là, tout à l'heure, seul avec moi-même, savez-vous ce que je faisais ?

VOLTAIRE.

Vous dérangiez ma pendule ?

MONTFERMEIL.

Je chantais vos louanges. Caché ici près...

VOLTAIRE.

Vous avez vu et entendu... je le sais.

MONTFERMEIL.

Vous savez tout... Vous êtes un magicien !

VOLTAIRE.

Je sais bien d'autres choses... que vous ignorez.

MONTFERMEIL.

Je n'en doute pas, homme universel !... Ah ! monsieur de Voltaire, vous n' imaginez pas à quel point vous étiez laid sous votre costume...

VOLTAIRE, se levant et passant à droite.

Que diable, monsieur !

MONTFERMEIL.

Et moi qui avais la bonté d'être jaloux de vous !... On vous eût pris pour le grand-père de Céliane !

VOLTAIRE.

Croyez-vous donc qu'on vous prenne pour son mari?

MONTFERMEIL.

Comme vous lui avez démontré qu'elle serait folle, la femme qui s'amouracherait d'un poète! Les vrais poètes sont les oiseaux... vous le disiez vous-même... Je lui achèterai un merle! Ah! monsieur, tout mon sang est à vous.

VOLTAIRE.

Eh! que voulez-vous que j'en fasse?

MONTFERMEIL.

Vous m'aviez promis de guérir ma femme, et je la tiens pour guérie.

VOLTAIRE, à part.

Le sot! elle n'a jamais été si malade!

MONTFERMEIL.

Vous dites?...

VOLTAIRE.

Qu'est-ce que vous me contez là? Je vous ai déjà dit d'aller près de votre femme; elle vous attend avec impatience!

MONTFERMEIL.

C'est juste, j'ai reçu ma lettre d'invitation... Il est temps que je paraisse.

VOLTAIRE.

Il est toujours temps qu'un mari paraisse.

MONTFERMEIL.

Mais, où est-elle?

VOLTAIRE.

Dans le jardin... dans le parc. Allez, allez, mon pauvre ami!

MONTFERMEIL.

Comme vous me dites cela tristement!

VOLTAIRE.

Je le dis commè je le pense. Mon parc est plein de chausse-trapes et de pièges à loup... un malheur est si vite arrivé!

MONTFERMEIL.

Des chaussettes-trapes! des pièges à loup! J'y cours! (Il sort par le fond.)

VOLTAIRE, le suivant du regard.

Dans l'allée des Soupîrs... elle y est sans doute!

## SCÈNE XVIII.

VOLTAIRE, CÉLIANE, entrant par la droite.

VOLTAIRE, à part.

C'est elle!

CÉLIANE, sans voir Voltaire.

Il m'a fallu défendre à M. de Voltaire de me suivre jusque dans ce salon. Il m'aime, disait-il, il m'aimera toujours... Oh! les belles promesses en vers et en prose! que de sentiment et d'enthousiasme! Un poète qui parle ainsi est un livre dangereux pour une femme... il faut le refermer bien vite et l'oublier. (Apercevant Voltaire, à part.) Ah! je le reconnais, malgré son bel habit... c'est le comédien. (Haut.) Je vous félicite, monsieur, vous avez bien joué votre rôle.

VOLTAIRE.

Vous êtes indulgente, madame.

CÉLIANE.

Je suis juste. Oh! je m'y entends un peu... Vous êtes un acteur fort habile.

VOLTAIRE.

Ne me flattez pas... j'ai trouvé mon maître.

CÉLIANE.

Est-ce vraisemblable?

VOLTAIRE.

C'est vrai.

CÉLIANE.

Où donc?



VOLTAIRE.

Ici même.

CÉLIANE.

A Ferney?

VOLTAIRE.

Précisément.

CÉLIANE.

Mais il n'y a donc que des comédiens à Ferney?

VOLTAIRE.

Il le paraît. Le rival dont je parle est un comédien de la meilleure et de la pire espèce! Il s'impose à son auditoire... il le domine... il le fascine... c'est un artiste de proie!

CÉLIANE.

Il se nomme?

VOLTAIRE, continuant.

Je puis le juger sans passion... Nous ne jouons pas le même emploi.

CÉLIANE.

Il est jeune?

VOLTAIRE.

Oui, madame, il est jeune... et moi, je suis vieux. Mon âge me condamne aux pères nobles, aux confidentes. Je fais le bien, ne pouvant plus faire le mal. J'apparais au dénoûment pour punir le vice et récompenser la vertu... Je protège la faiblesse des femmes et je tâche de défendre l'honneur des maris.

CÉLIANE.

C'est là un bel emploi, monsieur!

VOLTAIRE.

Dites un emploi sacrifié, madame... de grandes utilités... le plus souvent inutiles!... Quant à lui, l'autre, le jeune, le chevalier... le marquis... le Moncade... il ose tout... il se moque de tout... il joue l'amour!

CÉLIANE.

Un personnage bien difficile!

VOLTAIRE.

Eh! madame... le diable lui a tout donné : l'esprit, la beauté, l'audace, une trop grande mémoire... Il ne lui manque rien... sinon le cœur! Oh! c'est un grand comédien, qui n'appartient à aucun théâtre, à aucun pays... Il fait son métier en voyageant... Il joue sa comédie éternelle, aussi bien dans un palais pour une reine, que dans un salon pour une petite bourgeoise...

CÉLIANE.

Et... a-t-il joué quelque pièce de M. de Voltaire?

VOLTAIRE.

Madame, il a joué... *l'Impertinent!*... Il en a joué une autre... une comédie vraie, cette fois : il a trompé la confiance de Voltaire... Il lui a pris son nom... il lui a volé des vers charmants... et il les a tronqués, le malheureux!

CÉLIANE, à part.

Que dit-il?

VOLTAIRE.

Et sous le prétexte de réhabiliter la poésie dans l'imagination d'une femme, il a mystifié un poète... son hôte et son ami! Oh! ma nièce a raison : cet homme est capable de tout!

CÉLIANE.

Votre nièce?...

VOLTAIRE.

Eh! oui, madame Denis... Mais vous êtes chez moi, et je ne souffrirai pas... Il y va de mon honneur et de mon esprit! Ma maison est de verre... tous les yeux me regardent... je veux qu'on me voie faisant le bien... ou essayant de le faire. Quand on passe pour un homme de génie, c'est bien le moins qu'on ait l'esprit d'un honnête homme!

CÉLIANE.

C'était Voltaire!

## SCÈNE XIX.

VOLTAIRE, MONTFERMEIL, LE PRINCE, CÉLIANE.

MONTFERMEIL, entrant.

Ah! voilà ma femme!

VOLTAIRE.

Arrivez donc, cher prince... je parle de vous... je fais votre éloge.

LE PRINCE, à part.

Je ne crois pas!

MONTFERMEIL.

Un prince!

CÉLIANE, regardant Voltaire.

C'était bien Voltaire!

VOLTAIRE, à Céliane, en lui présentant le Prince.

Le prince de Ligne!

CÉLIANE, au Prince qui s'est approché d'elle.

Ah! monseigneur!...

LE PRINCE, bas à Céliane.

Où est le mal?... J'ai secouru de mon mieux la poésie et les poètes!...

MONTFERMEIL.

Chère mignonne, j'ai reçu votre lettre et je la trouve admirable. Il y a dans ce petit billet des pointes d'esprit qui feraient honneur à M. de Voltaire. Comme vous maltraitez les poètes! Vous les connaissez à présent!

CÉLIANE, regardant Voltaire.

Et je n'ai point cessé de les admirer... de les estimer...

MONTFERMEIL, à part.

C'est par politesse.

LE PRINCE.

Monsieur de Montfermeil, j'ai conçu dès ce matin une grande estime pour votre personne et pour votre caractère... Touchez là.

MONTFERMEIL.

Ah! mon prince... sans être gâté!

LE PRINCE.

Touchez là, vous dis-je! Je pars ce soir; je vous offre une place dans ma voiture.

MONTFERMEIL.

Tant d'honneur!... (A part.) Il me comble!

LE PRINCE.

Vous paraissiez regretter que l'état de votre fortune ne vous permit pas de donner à madame les distractions d'un voyage... Je vais à Turin... vous plaît-il de m'y accompagner?

MONTFERMEIL.

Tous les deux?

LE PRINCE.

Tous les deux.

MONTFERMEIL.

Je visiterai l'Italie?... (A part.) Il me comble encore!

CÉLIANE.

Assez, mon ami! Nous ne voyagerons pas; seulement, je m'absenterai quelquefois pour venir remercier M. de Voltaire.... (à Voltaire) s'il veut bien me le permettre?

VOLTAIRE, bas, en allant à Céliane.

Très-bien! (A Montfermeil.) J'espère, monsieur, que vous ne serez plus jaloux de moi?

MONTFERMEIL.

Je le jure!... (A part.) Flattons-le... (Haut.) Je le jure... par le Styx!

VOLTAIRE.

Par le Styx?... Singulier serment pour un horloger!

LE PRINCE, *bas* à Voltaire.

Je suis sûr que vous avez été impitoyable pour moi !

VOLTAIRE, *bas*.

Vous avez été sans pitié pour elle ! Que disiez-vous donc à cette pauvre Céliane en vous promenant dans le parc ?

LE PRINCE.

Je lui disais un petit poème.

VOLTAIRE.

En vers libres ?

LE PRINCE.

Ma foi, j'ai récité les vôtres.

VOLTAIRE.

Vous avez bien fait... Vous avez du goût ! Allons, je vois que chacun de nous a joué son rôle, et nous avons eu aujourd'hui la comédie à Ferney.

FIN.

4 00 62